

# Jacob Boehme

## Mystique et visionnaire.

### Entre le Sans-fond et le Rien.

« J'ai lu beaucoup d'écrits de maîtres éminents dans l'espoir d'y trouver les fondements et les justes profondeurs, mais je n'ai rencontré rien d'autre qu'un esprit à demi-mort, qui se souciait de sa santé » (1) (Jacob Boehme).

Jacob Boehme parlait de sa propre expérience. Il avait beaucoup lu et réfléchi. Tout cela ne l'avait pourtant pas rapproché du mystère de la « vie ». Dès qu'il fit son expérience intérieure, toutes ses lectures s'effacèrent en lui, et il lut dans son propre livre, qui lui fut révélé pas l'esprit de Christ. (2) Quand ce phénomène avait lieu, la personne de Jacob Boehme disparaissait et c'est le Tout, l'Etre, Dieu qui s'exprimait en lui. Quand les sens se taisent, n'adhèrent plus au monde des illusions; monde qui se crée lui-même, l'ancienne conscience, l'ancien pouvoir de penser, le vieux monde meurent. Alors, nouveau, jeune, éveillé et pourtant séculaire, ressuscite l'Etre, l'énergie éternellement jaillissante, pleine de force et d'amour. Il n'y a plus d'observateur individuel qui voit, entend, ressent, goûte et touche. Le Tout voit par d'innombrables

yeux, entend par tout ce qui a des oreilles, sent par tout ce qui peut sentir, goûte par tout ce qui peut goûter, touche par tout ce qui peut toucher.

Dans l'expérience mystique, il y a réunion et fusion. Les gouttes d'eau disparaissent dans l'océan, mais l'océan se manifeste par les gouttes d'eau. Il est significatif que le mot « mystique » vienne du verbe grec « muein » qui veut dire fermer et initier. Lorsque les sens sont fermés, c'est l'initiation, l'entrée dans la vie réelle. L'apparence vole en éclat, la réalité demeure. Ici et maintenant. De même que les gouttes d'eau se fondent dans l'étendue sans borne de l'océan, de même le mystique dans le Tout, l'Etre, Dieu, Brahman, Tao, Aton. Tout ce que l'on pensait, croyait et avait lu de la réalité, ne semble plus juste. Seule subsiste l'immédiateté de l'Etre. De même que la photo d'un arbre n'est pas l'arbre lui-même, de même toute pensée, image ou opinion sur la réalité est par nature illusoire. En tant qu'indication, cela peut aider l'homme à tout lâcher enfin, pour se perdre dans l'existence. Mais ne confondez jamais la photo d'un arbre avec l'arbre lui-même.

Quand l'expérience a lieu en Jacob Boehme, toute opinion, image, pensée est balayée par le raz-de-marée de la vie elle-même. Cette expérience n'a rien à voir avec la théologie, ni avec l'ésotérisme, ni avec ce que l'on a écrit sur l'expérience mystique. Ce ne sont là que des signes, des indications, des invitations à faire soi-même l'expérience.

Jacob Boehme avait découvert que le christianisme de son temps était devenu anti-chrétique, qu'il ne s'agissait plus que d'un christianisme de « gueule et de titre ». (3) Les docteurs expliquaient une réalité avec laquelle ils n'avaient aucun contact direct et dont ils n'avaient aucune expérience immédiate. Ce christianisme était mosaïque, soumis à la loi. Pour Boehme, il n'avait rien à voir avec Christ, avec l'Amour. Quand l'expérience a lieu en Boehme, il est définitivement changé. C'est une renaissance. Tout est vu, expérimenté, vécu à nouveau. Non comme un aboutissement, mais comme un mouvement dans le grand Devenir. Lorsqu'il met cela par écrit, il s'agit en premier lieu d'une expérience vivante, non pas d'une éventuelle philosophie ni d'un système visionnaire ni d'un enseignement. La vie elle-même ne se présente pas comme un enseignement. Elle se comporte parfaitement naturellement. Elle s'écoule sans interruption, portée par la Sagesse qui n'a ni commencement ni fin.

Au moment où Boehme, comme poussé par un souffle intérieur, prend sa plume, il sait combien est incertain ce qu'il va écrire. Dans l'une de ses lettres théosophiques, il écrit au docteur Johann Koschowitz, le 3 juillet 1621 : « Cher Docteur, ne vous fiez pas à la plume... ». (4) C'est ainsi que deux siècles plus tard, Goethe, qui fut aussi inspiré par Jacob Boehme, écrira dans son fameux *Faust* : « Le mot meurt déjà dans la plume ». (5) Ce qui est écrit et ce qui est exprimé n'ont rien à voir, dans leur nature la plus profonde, avec la réalité. Dans le meilleur des cas, c'est comme le cliché d'une photo. C'est seulement quand on sent vibrer de part en part l'indicible et l'inexprimable que quelque chose se passe. Alors l'écrit est la manifestation de ce qui n'est pas écrit, ce qui est dit est l'expression de l'indicible, de l'inimaginable, de l'inexprimable. C'est pour ceux qui étaient parvenus au point mort dans le chaos verbal des théologies et des fausses certitudes d'une société en faillite quasi totale que Boehme a écrit. Il n'attachait aucune valeur à ce qu'il appelait « *rabies theologorum* », la rage des théologiens, qui ne cessent de tonitruer à l'extérieur par manque de tonitruer à l'intérieur. (6) La Réforme avait déjà fortement affaibli cette rage, mais n'avait pas réussi à mener l'homme jusqu'à l'immédiateté de l'Etre. Il restait encore trop de dogmes et de lois. Par là le ventre se remplit rapide

ment et le sommeil dissimule le choc d'un réveil éventuel. Boehme n'a pas écrit « pour le ventre plein mais pour l'estomac affamé ». (7) En tant que mystique, il savait de quoi il parlait. Mais en lui il y a beaucoup plus qu'une expérience mystique. Il y eut parfois des instants où l'ici et le maintenant de l'Être se manifesta si directement et avec tant d'acuité en lui que la réalité fut perçue telle qu'elle est. Tous les instants du passé et du futur confluent alors dans cet événement unique qui s'appelle « vie ». Alors ce n'est plus seulement la vision de l'homme tel qu'il est, mais la fusion de l'origine, du but et de l'avenir en un instant unique, en un grand événement unique, dans l'ici et le maintenant éternel de l'incorrupible création. Boehme voit alors - mais est-ce encore Boehme ! - la terre spiritualisée ; alors lui apparaît l'image prophétique de la terre cristalline, alors est rétablie, en Christ, la transparence de la transsubstantiation, l'illumination intérieure de toutes choses, « la guérison » de l'humanité et du monde « déchu », la vie telle qu'elle est. L'expérience mystique se transforme en perception visionnaire. Toutes questions, toutes projections, toutes images restent effacées jusqu'à ce qu'il les exprime, jusqu'à ce qu'il les décrit...

Puis le temps apparaît, l'espace se limite et la pensée, la raison, l'ancien cerveau se mettent de

nouveau à interpréter l'Indicible. Ensuite viennent les érudits qui écrivent d'épais volumes sur Boehme ou d'autres mystiques. Ainsi tout est enseveli sous la lettre. A moins que l'indicible soit perçu dans un mot et l'indescriptible éprouvé par d'autres organes que les anciens sens, les « cinq boeufs ». Celui à qui cela arrive ne se fait alors plus aucune image du futur, de la Jérusalem céleste. Pour lui il n'y a pas d'avenir proche, pas de futur, pas de rédemption après un péché ou une faute. Il y a un revirement total, un retour vers ce qui est.

Jacob Boehme. Mystique et visionnaire. Participant, sans s'y associer au grand événement qui s'appelle la vie. Mais aussi décrivant, fixant par écrit, traduisant l'impossible. Et Boehme est allé encore plus avant. Il a été emporté encore plus loin. Ainsi, de temps à autre, se perd-il, disparaît-il, et avec lui toute expérience mystique et visionnaire vécue. Il se précipite vers le bas, par delà toute unité ; il est poussé dans les abîmes illimités du sans-fond, il s'anéantit par delà les vagues houleuses du grand océan. Un tel être peut parler du sans-fond *de* toute chose, de l'éternel non-être, du Rien, qu'aucun mot ni aucune image ne peut traduire. Là, l'aurore fait place au plein soleil de midi. Là ne subsiste plus aucune ombre, aucune illusion, aucune image. Seul demeure l'indicible, l'inimaginable, qui meurt à chaque mot.

## Un éclair dans le temps

Lorsqu'un mystique écrit, il l'a fait avec les mots de son temps ; il s'exprime au moyen des structures linguistiques existantes. Du moins, en partie. Car les mots font toujours défaut. Ils sont périmés avant même d'avoir servi. C'est pourquoi tous les mystiques, de même que tous les poètes, cherchent une nouvelle langue, de nouveaux mots. Ils utilisent comparaisons, paradoxes et paraboles pour tenter d'exprimer l'indicible. Ainsi ce qui est dit, ce qui est écrit fait office de pont, de baton, de bateau.

Le mystique jette un pont verbal de l'inconnu vers le connu. A chaque marche il signale les vides. Il vous tend un bâton pour vous soutenir, mais dérobe le sol sous vos pieds. Il vous avance un bateau, mais qui n'a pas de fond. Le pont verbal implique le silence, le bâton demande l'insondable, le bateau le sans-fond. Dans le langage de Jacob Boehme, on entend son époque. La culture spirituelle de son temps transparait. Mais il y a plus, infiniment plus. Ce que Boehme décrit exprime la hauteur et la profondeur de la conscience humaine telle qu'elle pouvait s'ouvrir à son époque. Boehme accomplit ce que son temps pouvait produire de meilleur. C'est une fleur à l'arbre de l'esprit de l'Europe occidentale. Ce n'est pas la seule ; c'en est une parmi d'autres. Grâce à lui, l'aspiration qui cherche en tâtonnant prend

forme. Grâce à lui, l'entendement échappe à une situation culturelle apparemment sans perspective. A son époque, Boehme libère quelque chose dont chaque homme se sait possesseur dans le silence de son être. Seulement il faut pouvoir recevoir cette chose, et il faut oser la recevoir.

Boehme apparut sur la scène du monde alors que résonnaient encore, écho d'une réforme profonde et radicale, les coups de marteau de Martin Luther quand il apposa, en 1517, ses 95 propositions sur le porche de l'église centrale de Wittenberg. La contre-réforme, cependant, acquit rapidement de la force. La tension s'accrut entre la Ligue protestante sous la conduite de Frederic le Palatin et la Ligue catholique dirigée par Maximilien Ier. L'Europe traversa alors une crise religieuse, politique et économique très sérieuse, qui devait aboutir à la Guerre de Trente Ans (1618-1648).

L'idée de la fin du monde, associée à des visions de l'antéchrist et à l'antipapisme s'accordaient aux prophéties annonçant des temps nouveaux. L'or et le clinquant des visions trompeuses des pseudo-alchimistes et des faux prophètes empêchaient toutefois d'avoir une vue claire de l'époque. A côté de ces idées sur la décadence du monde, il y avait le désir d'un rédempteur, d'un Elie, qui inaugurerait une nouvelle ère. C'est surtout

Paracelse qui parla de ce nouvel Elie (« Elias Artista »). (8) En Angleterre, Francis Bacon aspirait à l'établissement d'une « Fraternité de la connaissance », qu'annonce son *Advancement of Learning*, philosophie qui prit forme ensuite dans New Atlantis (La nouvelle Atlantide) utopie d'inspiration chrétienne. En Italie, où régnait fortement l'esprit anti-papiste, l'idée d'une réforme universelle telle qu'elle apparaissait dans *Ragguali di Parnasso* de Traiano Boccalini, hantait les esprits, tandis que naissait dans Civitas Solis (La cité du soleil) de Campanella, le projet d'une société chrétienne comme celle décrite dans Christianopolis d'Andreae, dédiée à Johannes Arndt, l'écrivain du véritable christianisme. En Bohême, ce fut Comenius qui révéla le *Labyrinthe du monde* conformément à sa vision et renvoya à l'Unique *Nécessaire*. En philosophie, Ramus et Guillaume Postel avaient réglé son compte à la vieille image du monde hérité d'Aristote ; dans le domaine du droit, Nicolas Viglius effectua une réforme en même temps que Paracelse dans le domaine médical. En cette époque agitée, alors que la réforme spirituelle restait inachevée, apparurent nombre de mystiques et d'ésotéristes chrétiens, à côté de toutes sorte de groupes fermés, sociétés et associations secrètes, souvent en opposition violentes. Chez beaucoup il y avait un profond besoin d'intériorisation. La

réforme n'y parvint pas mais constitua un important bouillon de culture. Kaspar von Schwenckfeld (1489-1561) fut un des grands représentants de ce temps. Il s'éloigna vite de Luther, ce dernier n'allant pas assez loin selon lui. Il écarta le problème de la communion dans l'église luthérienne. Il n'y avait aucun problème si l'on considérait cette communion, au plan spirituel, comme un symbole. C'est exclusivement la vérité du Christ intérieur qui compte, comme l'avaient déjà éprouvé et transmis des mystiques aussi influents que Maître Eckhart, Johann Tauler, Ruysbroek et Thomas a Kempis.

Ce même von Schwenckfeld, noble silésien, qui exerça une grande influence sur la pensée de Boehme comme le pasteur luthérien Valentin Weigel (1533-1588), cherchait également l'intériorisation. Weigel montra la relativité du rôle de l'église et des prêtres et défendit sa vision de l'homme en tant que fondement de toute connaissance (9), notion à rapprocher de la sentence du sophiste Protagoras d'Abdère, qui vécut au cinquième siècle avant Jésus Christ. C'est à cette époque mouvementée, où s'activèrent toutes sortes de groupes et de mouvements, en particulier celui des Rose-Croix qui se firent connaître par leurs manifestes : Fama Fraternitatis Rosae

*Crucis* et *Confessio Fraternitatis Rosae Crucis* (1614-1615), où kabbalistes, astrologues, alchimistes,

prophètes, occultistes et charlatans tentèrent aussi de répandre leurs idées, que vécut Jacob Boehme, simple cordonnier cheminant en Dieu. Il fit quelque temps le commerce du fil. Ceux qui voulaient tisser le fil pour eux-mêmes, il les laissait aller leur chemin jusqu'à ce que la bobine fût vide et qu'il y eût, en eux, un espace libre pour un don, un don qui n'est donné par personne ni reçu par personne mais que seul le coeur peut percevoir.

### Courte biographie

Boehme n'écrivit pas d'autobiographie. Mais certaines informations biographiques existent. C'est surtout dans ses *Epîtres théosophiques* que l'on découvre des détails supplémentaires sur sa vie, ses contacts, ses voyages et l'opposition qu'il rencontra de la part de l'église. Les lettres de Boehme qui sont conservées dépassent la centaine ; elles présentent avant tout ses conceptions, fondées sur son expérience et son savoir intérieur, de la renaissance en Christ. De ces lettres il ressort clairement combien l'expérience mystique de Boehme était étroitement associée à l'esprit de Christ. Grâce à ces lettres nous pouvons aussi reconstituer « l'Ecole théosophique de la Pentecôte », comme Boehme dénommait le cercle d'hommes qui se regroupaient autour de lui.

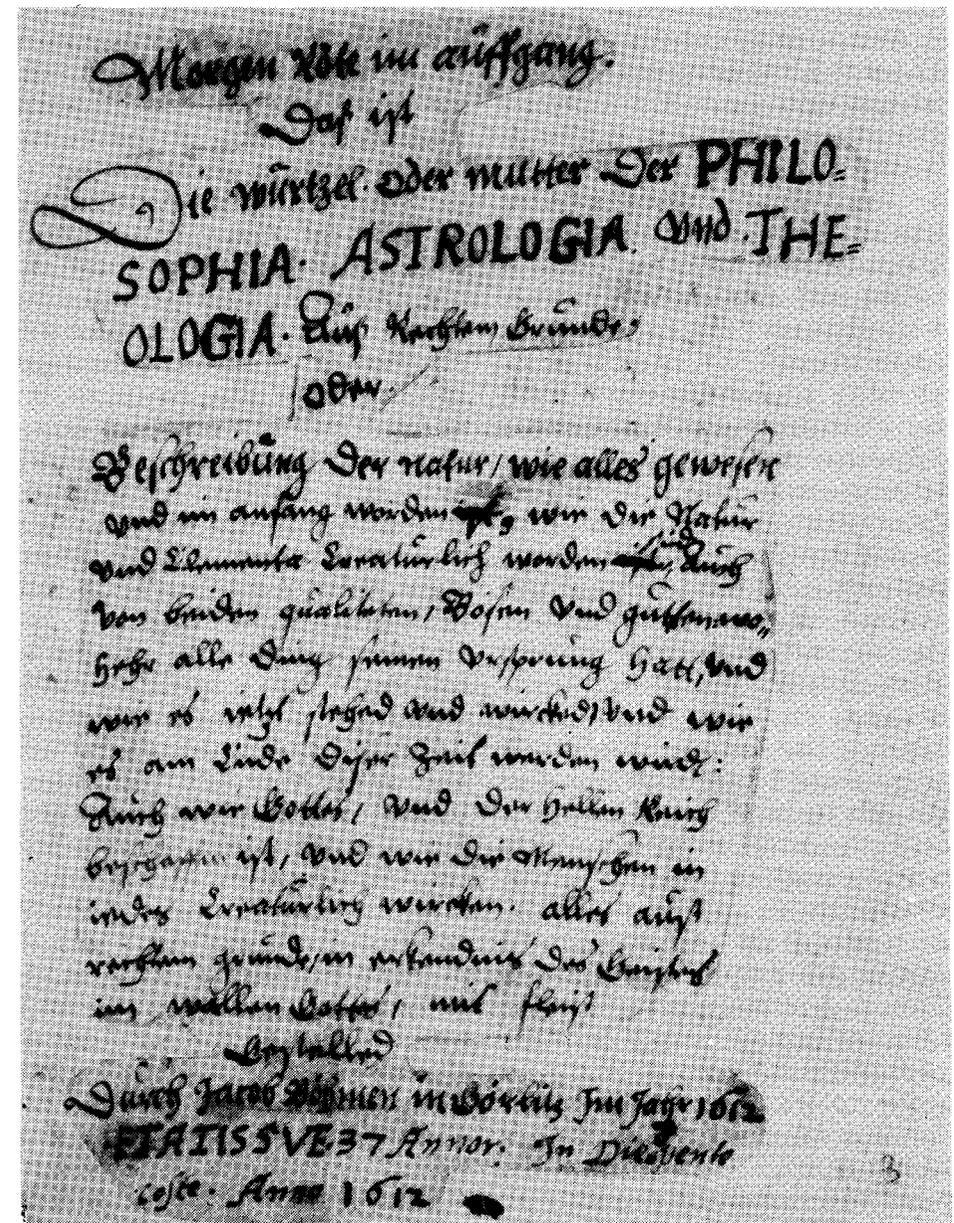
Boehme eut aussi un biographe,

Abraham von Franckenberg (1593-1652). Juriste et noble terrien de Ludwigsdorf, il prit dans le cercle de Boehme une place importante et s'occupa plus tard de l'héritage de Boehme, comme la correspondance semble le montrer. (10) Ce fut lui qui remit à Johann Scheffer (1624-1677), plus connu sous le nom d'Angelus Silesius né l'année de la mort de Boehme, la collection des manuels de Boehme pour assurer la continuité. Dans l'Aurore Naissante ; imprimée à Amsterdam en 1686, nous lisons l'exorde suivant : «L'aveugle de l'homme saint et hautement éclairé Jacob Boehme, encore appelé Teutonicus Philosophicus (le Philosophe teutonique) ». Si l'on rassemble les informations provenant des diverses lettres, publications et traditions ainsi que la description de Franckenberg, on obtient la biographie suivante

Boehme naquit en 1575 à Altseidenberg (ancien Seidenburg), petit village au sud de Görlitz (Haute Luzace. Ses parents, Jacob et Ursula, étaient de simples « gens de maison » Jacob était le quatrième de cinq enfants. Un jour qu'il gardait les bêtes avec quelques amis, il grimpa seul sur une hauteur proche appelée Landeskrone. C'était midi. Arrivé au sommet, il trouva une entrée par où il découvrit un grand coffre rempli d'argent. Pris de frayeur, il n'y toucha pas et redescendit au plus vite. Par la suite, il ne put jamais retrouver cette entrée.

« Cela peut bien avoir été un présage de son entrée spirituelle dans le trésor caché de la sagesse naturelle et divine et de ses mystères », dit son biographe. (12) Jacob fréquenta l'école du village, grandit pieusement et entra en apprentissage chez un cordonnier de Gôrlitz. Un jour un étranger entra dans la boutique « mal vêtu mais d'allure honorable ». Jacob ne voulut pas lui vendre de chaussures car il s'estimait encore trop inexpérimenté. Toutefois, pour décourager l'homme, il lui demanda un prix exorbitant. Sans marchander, l'étranger lui tendit l'argent mais une fois sorti, il l'appela : « Jacob, sors ! » Stupéfait de ce que cet homme connût son nom, il sortit. Alors l'homme lui prit la main droite, le regarda droit dans les yeux et lui dit : « Jacob, tu es peu de chose, mais un jour tu seras grand et alors tu seras un tout autre homme, tel que le monde s'en étonnera ; c'est pourquoi, sois pieux, crains Dieu et révere sa parole ; surtout lis soigneusement les écritures saintes dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à souffrir ; tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions, mais sois courageux, car Dieu t'aime et t'est propice ». (13) Sur ce, l'étranger lui serra la main, le fixa encore intensément et s'en alla. A partir de ce jour, Jacob Boehme changea. Il devint plus sérieux et plus attentif. Quatre fois il fut touché par la lu-

mière divine. Sa vie pieuse l'y conduisait. La première fois, il reçut la lumière divine sept jours durant. Il demeura « dans le plus haut état de contemplation divine et de joie ». (14) Sa piété éveilla toutefois les moqueries de son patron. En 1594, il devint maître-cordonnier à Gôrlitz et épousa la fille d'un boucher, Catharine Kuntzschmann ; ils vécurent ensemble trente ans. Quatre enfants naquirent de ce mariage. En 1600, âgé de 25 ans, il fut saisi une seconde fois par la lumière. Regardant un vase d'étain sur une étagère, il pénétra soudain « jusqu'au fond le plus intérieur ou au centre de la nature cachée ». (15) Un peu méfiant et pour écarter de son esprit ce qui apparemment n'était qu'un produit de son imagination, il alla se promener dans les champs, et pourtant « plus le temps passait, et plus il éprouvait intensément et nettement le don de vue qu'il avait reçu au point que, tous les jours, il pénétrait jusqu'au cœur et au fond le plus intime, trouvant découvertes les merveilles du Créateur de façon entièrement pure et claire, grâce à la signature des choses ». (16) La joie gonfle son cœur. Il parle à peine de son expérience. En 1620, pour la troisième fois, il est saisi par Dieu, par obombrement de l'Esprit Saint. Il se tait et loue Dieu. Il veut pourtant mettre cette expérience par écrit. Non pas pour la publier, mais pour lui-même. Il s'épanche dans *Morgenrôte in*



Manuscrit autographe de J. Boehme ; page de l'Aurore Naissante (Herzog August Bibliothek à Wolfenbüttel).

*Aufgang*, intitulé plus tard *Aurora* (L'Aurore naissante). Cette oeuvre d'environ 326 pages prend forme en presque cinq mois. Elle a comme sous titre : *La Racine ou la Mère de la Philosophie, de l'Astronomie et de la Théologie*. Dans *l'Aurore*

Naissante, Boehme donne sa version spirituelle de la chute de Lucifer et de l'homme, de ses conséquences et du rétablissement de toutes choses, d'une manière qui, par la suite, conduisit à plus d'une interprétation cosmologique, anthropologique et théologique, alors que lui-même écrit quelque temps après que l'Aurore ait disparu et que le jour est là. (18) Pour Boehme aussi il faisait déjà « jour », de sorte que ses publications suivantes laissent voir une pénétration de l'Etre toujours plus profonde.

Boehme met le manuscrit de *l'Aurore Naissante* en lieu sûr. Il ne tient pas à le faire publier ainsi que cela ressort d'une de ses lettres. (19) Ce n'est qu'après que le gentilhomme Carl Ender von Sercha, un disciple de von Schwenckfeld, lui demande le manuscrit qu'il accepte. Nous sommes en 1613. A l'insu de Boehme, une copie tombe dans les mains du « prédicateur principal », Gregor Richter. La guerre contre Boehme est déclarée. Son livre est condamné du haut de la chaire et Richter, gardien du bon droit luthérien, demande au conseil de la ville de bannir Boehme de Görlitz. Dans le journal du bourgmestre, Scultetus, nous lisons

que Boehme est interrogé par le conseil, le 26 juillet 1613, emprisonné quelque temps et son livre confisqué. On lui interdit toute publication et on le somme de rester désormais « à son métier ». L'offense ne s'arrête toutefois pas là. Sept ans durant il respecte l'interdiction jusqu'au jour où quelques amis, qui ont en mains des transcriptions de *l'Aurore Naissante*, lui demandent d'éclairer les passages obscurs. Parmi eux se trouvaient quelques médecins et juristes. Boehme décide immédiatement de vendre sa boutique de cordonnier et, grâce au soutien de ses amis, il peut gagner son pain quotidien comme marchand itinérant dans le commerce du fil.

Une fois encore, il est saisi par la Lumière. C'est la quatrième fois. (20) Il prend de nouveau la plume et dans les cinq années qu'il a encore devant lui, il rédige une oeuvre qui couvre pratiquement quatre mille pages, interrompue uniquement par divers voyages et rencontres. Un immense travail ! Dans sa douzième lettre (21) il parle d'un « feu secret » qui, en lui, ne cesse de brûler. Souvent aussi il témoigne de la difficulté d'exprimer en mots ce dont il fait l'expérience. C'est proprement impossible. En

1619, paraît la *Description des Trois Principes de l'Etre Divin* et dans l'hiver 1619-1620 son « *Fondements supérieurs et inférieurs de la triple vie de l'homme* » (*De Triplici Vita Hominis*).

Le docteur Balthasar Walther, médecin-chimiste, séjourne trois mois dans la maison de Boehme et a de nombreuses conversations intimes avec lui. Originaire de Silésie, il a voyagé à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie, en quête de la sagesse secrète connue sous les noms de Kabbale, magie, alchimie, ou théosophie. Il a séjourné presque six ans en Arabie, Syrie et Egypte. Bien qu'il ait trouvé des « fragments de cette sagesse, elle n'est pourtant nulle part fondée avec tant de perfection, de hauteur, de profondeur et de pureté que chez cette homme simple, cette pierre angulaire rejetée. » (22) C'est lui qui appelle Boehme, Teutonicus Philosophicus, le *Philosophe* teutonique et lui suggère de mettre par écrit les Quarante Questions *sur l'Ame* (*The psychologia vera*). Le « prédicateur principal », Richter, nommé « Le grand-prêtre » par Boehme dans une lettre envoyé à Christian Bernhart (23), reprend toujours plus féroce la lutte. Dans un sens, Boehme est resté au-dessus de ses calomnies et injures, bien qu'il ait profondément souffert de la « fureur satanique » de Richter, sachant que tout ceci était nécessaire. Richter fait tout pour lui rendre la vie impossible. Campagnes de diffamation, bannissement périodique, interdiction d'écrire, procès et condamnation viennent en général de lui et d'érudits attachés à la lettre, ses compli-

ces. Les « professeurs, docteurs et examinateurs », dont le devoir était de dénoncer les erreurs de ses écrits, en présence du prince électeur, ne sont cependant pas en mesure de le condamner. L'attitude pleine de miséricorde de Boehme les touche sans aucun doute, de sorte que même le prince électeur ressent pour lui de la sympathie et s'entretient plusieurs fois intimement avec lui. De nombreuses personnes de la noblesse protègent Boehme à cette époque, et le soutiennent souvent secrètement lorsqu'à cause de la fureur et de la persécution de Richter et des siens, il a des problèmes financiers. Des publications officielles ne sont, hélas, pas possibles, dans de telles circonstances. A l'exception du petit livre *Christosophia* (Le Chemin pour aller à Christ), publié quelques mois avant, sa mort, rien n'est publié en allemand durant sa vie. Mais grâce au travail exemplaire d'un négociant d'Amsterdam, Abraham Willemszoon van Beyerland, très touché par la sagesse de Boehme, une collection de manuscrits peut être traduite et éditée. En dix ans il fait paraître en langue néerlandaise presque toutes les oeuvres de Boehme. Des éditions allemandes suivent. C'est grâce à van Beyerland qu'Amsterdam devient la porte par laquelle l'oeuvre de Boehme peut se répandre l'Europe. En 1620 paraît *Von der Menschwerdung Jesu Christi* (De l'Incarnation de Jésus Christ), en 1623 *Mysterium Magnum* (900 pages), en 1623 *Von*

*der Gnadenwahl* (De l'Élection de la Grâce) dont le philosophe Leopold Ziegler dit qu'il compte cet ouvrage « parmi les plus profondes lumières de toute la chrétienté. » En 1622 De Signature Rerum (De la signature des Choses) ou bien *Von der Geburt und Bezeichnung aller Wesen* (De l'Engendrement et de la Définition de tous les êtres); complètent le tout. Entre 1619 et l'année de sa mort, 1624, il écrit quasiment sans aucune correction trente ouvrages et rédige une centaine de lettres (Les Épîtres théosophiques). Fin 1623, début 1624, sort des presses l'unique ouvrage édité en allemand durant sa vie et dont le titre est *Der Weg zu Christo* (Le Chemin pour aller à Christ). C'est grâce à son protecteur Sigismond von Schweinichen que ce petit livre paraît, sans nom d'auteur d'ailleurs. (25) Boehme l'a eu en main. Cette oeuvre soulève une tempête. Richter devient enragé. Injures, menaces, calomnies, condamnations suivent et de nouveau les interrogatoires. Bien que toujours patient, Boehme riposte parfois contre son adversaire d'importance de façon extrêmement acerbe. Selon lui, il « aime mieux un bon verre de vin qu'un bon entretien sur la renaissance en Christ. » Pourtant il dit aussi « Dieu a fait de lui un marteau, lequel doit propulser l'oeuvre. Ses diffamations ont été ma force et ma croissance. Grâce à ses persécutions, ma perle s'est développée. C'est lui

qui l'a fait sortir au grand jour et connaître publiquement. C'est pour-quoi je souhaite que Dieu soit pour lui compatissant, qu'il puisse jouir de cette perle puisque Dieu l'a utilisé comme mon instrument ». (26)

A côté des insultes, il y a aussi estime et reconnaissance. Ses écrits sont lus jusqu'à la cour de Dresde. Officiellement toutefois l'Allemagne met son oeuvre à l'index. Boehme écrit même un jour à son ami Martin Moser que « Ce que sa patrie rejette, des peuples étrangers le ramassent avec joie ». (27) Ses oeuvres sont très rapidement propagées par van Beyerland à Amsterdam, mais aussi en Angleterre, en France et même en Russie. En Automne 1624, il fait son dernier voyage. Boehme est mortellement épuisé et malade. Sa tâche semble presque achevée. Le temps qu'il revienne de Dresde à Görlitz, le 7 novembre, Richter meurt. Nous sommes le 15. Le prédicateur Elias Dietrich lui confère l'absolution après qu'il ait répondu à toute une série de questions dogmatiques sur la foi. Boehme est-il trop malade pour se rendre compte de ce qui se passe ? Toute résistance est-elle brisée en lui ou ne souhaite-t-il aucune dispute autour de sa personne sur son lit de mort ? Ou bien est-ce sa conscience perpétuelle de n'être qu'un homme imparfait et pécheur qui lui fait accepter l'absolution ?

Nous sommes le 16 novembre 1624, la veille de sa mort. Toute préoccu-

pation des choses terrestres l'a maintenant quitté. Vers minuit retentit une musique céleste. Il demande à son fils Tobias d'ouvrir largement les portes extérieures afin que l'on puisse mieux l'entendre. C'est avec ces paroles : « Et maintenant je monte au paradis » que Boehme prend congé de sa famille et s'assoupit tranquillement. C'est le 17 novembre à six heures du matin. Un mystique visionnaire, entre le « Sans fond » et le « Rien » s'en est allé. Il a accompli sa tâche pendant cinquante ans. Le successeur de Richter refuse de célébrer les funérailles. Le conseil de la ville l'y contraint pourtant. L'avis de décès ne fut jamais rendu public. L'église officielle, représentée alors par un certain Nikolaus Thomas fait semblant de ne pas le connaître. Mais peut être est-ce aussi bien ainsi. Ses amis veulent étouffer un conflit public autour d'une tombe luthérienne. La réalité, toutefois, c'est que cette église refusait de reconnaître Boehme à ce moment là. Une sépulture richement symbolique, hélas très tôt profanée, fut l'ornement de son dernier lieu de repos. Au milieu était gravé le texte suivant

Né de Dieu  
Mort en Jésus  
Scellé par l'Esprit Saint.

Sous la large plaque ovale de l'inscription funéraire, à l'arbre de la croix, apparaît un agneau coiffé

d'une mitre d'évêque, tout comme dans la 29ème figure des prophéties de Théophraste Paracelse, ainsi que le mentionne son biographe (cf. gravure).

C'est en dépit ou peut-être grâce au refus de l'église que son nom et son oeuvre furent très largement connus. On ne peut désormais ignorer l'influence de Boehme sur l'esprit de l'Europe occidentale.

### Importance de Jacob Boehme

Boehme s'estimait lui-même insignifiant, à vrai dire indigne de transmettre la sagesse de Dieu. Dans une lettre à Abraham von Sommerfeld und Falkenheim, il écrit : « Ce n'est pas mon oeuvre. Je n'aspire pas non plus à la réputation. Je ne suis qu'un simple instrument ordinaire. Dieu agit et fait ce qu'Il veut et cela, je le veux aussi. Et ce qu'Il ne veut pas, cela je ne le veux pas non plus ». (28) C'est précisément par ce comportement que s'écoule en Boehme quelque chose de l'énergie divine. C'est justement comme cela que du « Sans fond de toute chose » jaillit en lui la force créatrice que nous appelons « Dieu » et qui se manifeste en d'innombrables vibrations d'énergies et jamais ne se laisse fixer. Princes, lettres, philosophes, théologiens et ésotéristes se jettent sur son oeuvre avec passion. Le philosophe bien connu, Wilhelm J. Schelling, le qualifie de « prodigieuse apparition



L'écusson ovale avec l'inscription funéraire placé originellement sur la tombe de Boehme.

dans l'histoire de l'humanité et en particulier dans l'histoire de l'esprit allemand ». (29) Le fondateur du piétisme, Spener, fut fortement influencé par lui, tout comme Leibnitz et Spinoza. Hegel qui était à proprement parler ennemi de toute mystique, s'inspira de lui dans sa *Philosophie de l'Histoire*. Friedrich Schlegel vit en lui le plus grand des mystiques. Des penseurs éminents comme Schleiermacher, Schelling et Schopenhauer puisent dans sa sagesse. Novalis, en qualifiant Goethe de « Boehme de Weimar », montre à quel point il estime ce dernier. Le théosophe souabe Christophe Oetinger dit que sa « rencontre » avec l'oeuvre de Boehme fut déterminante pour toute son oeuvre, tandis qu'un homme - et non des moindres - comme Newton, tira ses conclusions en sciences naturelles des fondements de l'oeuvre de Boehme.

Toutefois ce n'est pas l'enseignement éventuel de Boehme qui est le plus important, mais son expérience, qui témoigne continuellement de la façon dont l'homme peut parvenir à une nouvelle conscience par la renaissance en Christ. Voilà l'importance fondamentale de Boehme. Dans *Christosophia* (Le Chemin pour aller à Christ), il convie l'homme aux noces avec la divine Sophia, au « mysterium conjunctionis » (le mystère de l'union) dont parlera aussi C.G. Jung dans ses écrits sur l'alchimie. « Celui qui trouve le Mysterium Magnum, ainsi que l'écrivit Boehme, trouve tout. C'est la pierre des sages, Le *Lapis philosophorum*, la pierre de couleur grise, de piètre apparence, mais où se cache la

plus haute teinture ». (30) Au docteur Steinberg il recommande, dans une lettre, la lecture du petit ouvrage alchimique *Wasserstein der Weisen* (La pierre d'eau des sages) comme étant un écrit très éclairant.

Le *Mysterium Magnum* c'est la mort selon l'ancienne conscience (Adam) et la renaissance dans la conscience de l'âme-esprit (Christ). A son dernier interrogatoire, devant le conseil de Gbrlitz, le 3 avril 1624, Boehme déclare : « Je confesse le temple de Christ en nous et je confesse que nous devons apprendre à écouter Christ en nos coeurs (...) De plus je ne suis ni un maître, ni un prédicateur, je ne prêche ni n'enseigne ; je ne fais que rendre compte de mon don et de ma connaissance (...) Je vis au contraire tout à fait sobrement priant et méditant dans le don divin. » Boehme a beaucoup donné parce qu'il se passaient en lui beaucoup de choses. C'était un courant vivant qui le traversait et dont nous pouvons percevoir le murmure lorsque nos sens dépassent tous les bruits extérieurs. L'expérience de Boehme transcende finalement toute dualité. Il ne pouvait en être autrement. Pour le mystique il n'existe plus aucune dualité. Il n'y a dualité que pour la conscience brisée en elle-même.

Avec Boehme nous sommes entraînés dans le « Sans fond de toutes choses », dans « l'Éternel Rien ». Dans *De Regeneratione* (De la Régénération), nous lisons que toute dualité est en nous-même ciel-enfer, bien-mal, éternité-temps. C'est en nous-mêmes aussi que l'aurore doit devenir le midi, midi sans aucune ombre, midi où il est donné à l'élève d'entendre son maître intérieur : « Lorsque les sens et le vouloir de ton ipséité (le moi) seront en silence, l'ouïr, le voir et le parler éternels seront manifestes en toi : Dieu lui-même entendra et verra par toi. Ton propre ouïr, ton propre vouloir et ton propre voir sont les obstacles qui font que tu ne peux ni voir ni entendre Dieu » (32) (De la Vie supra-sensorielle). Dans le non-dualité, nommée *Advai* ta dans la sagesse orientale, naît Christ, le Tout, l'Être sans fond. Qui participe pleinement à cette « naissance » dépasse toute expérience mystique, tout sentiment d'unité même. Du Non-quelque chose, tout provient. Dans le Non-quelque chose, tout retourne. Le *Mysterium Magnum* mène jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, jusqu'au Non-quelque chose, jusqu'au Rien. C'est pourquoi nous lisons dans le *Mysterium Magnum* : « Vis-à-vis de la créature, Dieu est l'Un qui est en même temps Le Rien éternel ; il n'a ni fond, ni début, ni lieu ; il ne possède rien en dehors de Lui

même. » (33) Et dans sa défense contre Esajas Stiefel, Boehme écrit « Il est le sans-fond et le fond de tous les êtres, un éternel Un, parce que, là, il n'y a nulle part de fond. Pour la créature Il est un « Rien » et pourtant il pénètre tout ». (34) Avec ce mot « Rien », le concept oriental de « vide » (*sunya*) rejoint la notion de « sans-fond de toutes choses ».

### Entre la rose et le lys

Boehme parle d'une église invisible. Il exécra « l'église entre les murs ». Le symbole qu'il utilise le plus est le lys. Johann Valentin Andreae accomplit sa tâche, un temps, sous le signe de la rose. Mais dès qu'il s'aperçoit à quel point les manifestes des Rose-Croix sont faussement interprétés, il se retire, se tient extérieurement à distance du mouvement de la Rose-Croix et tente, dans ce qu'on appelait alors la *Societas Christiana*, de vivifier davantage le christianisme intérieur. Dans une lettre à Comenius du 16 septembre 1629, Andreae transmet à celui-ci une information sur les personnes qui se tiennent à l'arrièreplan du mouvement Rose-Croix et le met au courant du naufrage de ce cercle. (35) On demande à Comenius de transmettre le flambeau, d'où l'influence qu'il exerce sur le *Royal Society*, introduisant l'idée rosicrucienne dans la franc-maçonnerie. Bien que devant avoir

connaissance des Manifestes Rose-Croix, Boehme est par nature un voyageur solitaire, un négociant itinérant faisant commerce du fil, qui transmet son savoir intérieur à ceux qui y sont ouverts. Jusqu'à preuve du contraire, il n'a pas été membre direct d'un ordre ou d'une fraternité. Mais comme « pierre vivante », il participe au temple invisible, qui n'a ni toit ni fondations car il est la vie même dans toute sa plénitude. Boehme ne sait que trop bien ce que signifient les paroles de Jésus « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (Luc 9:58)

Sur cet arrière plan, nous pouvons comprendre aussi ces paroles : « Un chrétien n'est membre d'aucune secte ; il peut habiter au milieu des sectes, être présent à leur culte et pourtant n'adhérer à aucune ; il n'a qu'une seule science, qui est Christ en lui ; il ne cherche qu'un seul chemin, qui est le puissant désir de bien faire et d'apprendre ». (36) Au temps de Boehme, les Rose-Croix travaillaient sous le symbole de la rose et de la croix. Leur unique but était : une réforme intérieure, une transformation intérieure, comme cela apparaît clairement dans les *Manifestes*. Une réforme parle cœur et non par la tête. Boehme aussi oeuvra pour une révolution intérieure : la renaissance en Christ, comme un évènement absolument intérieur, ici et maintenant. Son symbole était le lys, qui est, de même que la rose,

le symbole de la conscience christique, l'intégration absolue dans la vie telle qu'elle est. Il écrit à la fin de la *Signature des Choses* : « Car le lys fleurira sur les montagnes et dans les vallées jusqu'aux extrémités de la terre. Qui cherche, trouve. Amen ». (37) Boehme savait que depuis que le Christ intérieur s'était manifesté en Jésus, la vie était transformée ; comme si la conscience se trouvait encore une fois devant une nouvelle possibilité ; comme elle s'y retrouve toujours à nouveau. Ici et maintenant. La rose, le lys et la vigne sont pour lui les symboles de « l'été de Christ ». Ce n'est certes pas un hasard si l'inscription gravée sur sa pierre tombale est la même que celle figurant sur le tombeau de Christian Rose Croix, comme le relate la *Fama Fraternalitatis Rosae Crucis* (1614). Boehme ne se désignait pas lui-même comme un Rose-Croix, mais il a clairement puisé à la même source d'inspiration spirituelle que les Rose-Croix classiques.

Nous pouvons donc parler d'un Enseignement Universel de tous les temps, transmis tel un flambeau par les serviteurs de l'Esprit. Boehme répandit cette Lumière spirituelle sur les hommes de son temps et jusqu'à nos jours encore, par ses oeuvres, sur tous ceux qui le comprennent au fond d'eux-même, dans leur être intérieur. Il traversa le monde telle une Lumière et fleurit comme un lys dans les champs... Et ses oeuvres le suivent.

- (1) L'Aurora Naissante.  
 (2) Epîtres *Théosophiques*, I.  
 (3) *Epîtres Théosophiques*, II.  
 (4) Ibid.  
 (5) Faust de Johannes Wolfgang Goethe.  
 (6) Abordé également dans une de ses lettres
- (7) Ibid 2.  
 (8) Walter Pagel, *The Paracelsian Elias Artista and the alchemical tradition*, in «Kreatur und Kosmos. Internationale Beiträge sur Paracelsusforschung», Stuttgart/New York, 1981.  
 (9) Valentin Weigel, *Ausgewählte Werke*, Berlin-Ost, 1977.  
 (10) Ibid.  
 (11) Jacob Boehme, *Aurore Naissante, ou : La racine ou la Mère de la Philosophie, de l'Astrologie et de la Théologie*, Amsterdam, 1686.  
 (12) Ibid.  
 (13) Ibid.  
 (14) Ibid.  
 (15) Ibid.  
 (16) Ibid.  
 (17) Ibid.  
 (18) Ibid.
- (19) Ibid.  
 (20) Ibid.  
 (21) Ibid.  
 (22) Ibid.  
 (23) Ibid.  
 (24) Leopold Ziegler à Reinhold Schneider, anonymus. Ibid 3.18.8.41, in : Reinhold Schneider-Leopold *Ziegler Briefwechsel*, Munich, 1960.  
 (25) Correspondance de Schweinichen et de Boehme, 3 juillet 1621.  
 (26) Ibid.  
 (27) Ibid.  
 (28) Ibid.  
 (29) F.W. Schelling, *Philosophie des Offenbarung*, Vorlesung, 1858, Darmstadt, 1974.  
 (30) Ibid.  
 (31) Ibid.  
 (32) Le Chemin pour Aller à Christ.  
 (33) *Mysterium Magnum*.  
 (34) Ibid.  
 (35) H. Schick, *Die geheime Geschichte des Rosenkreuzer*, Schwarzenborg, 1980. Ferdinand Katsch, *Die Entstehung und der wahre Entzweck der Freimauerei ?*, Berlin, 1897.  
 (36) Ibid.  
 (37) De la Signature des choses.